

**GRAMMAIRE
DE
LA LANGUE CAP-VERDIENNE**

Nicolas QUINT

**GRAMMAIRE
DE
LA LANGUE CAP-VERDIENNE**

Étude descriptive et compréhensive du créole afro-portugais
des Îles du Cap-Vert

Préfacée par

*Monsieur le Président de la République du Cap-Vert et
Monsieur le Secrétaire Général du Haut Conseil de la Francophonie*

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris - FRANCE

L'Harmattan Inc
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) – Canada H2Y 1K9

OUVRAGES DE NICOLAS QUINT

Le parler marchois de Saint-Priest-la-Feuille (Creuse), Limoges, Éd. La Clau Lemosina, 1991.

Lexique créole de Santiago - français, Praia, Éd. de l'auteur, 1996.

Grammaire du parler occitan nord-limousin marchois de Gartempe (Creuse), Limoges, Éd. La Clau Lemosina, 1996.

Una setmana a la bòria, Limoges, Éd. La Clau Lemosina, 1997.

Dictionnaire français - cap-verdien, Paris, Éd. L'Harmattan, 1997.

Les îles du Cap-Vert aujourd'hui, perdues dans l'immensité, Paris, Éd. L'Harmattan, 1997.

Le parler occitan alpin du Pays de Seyne, Paris, Éd. L'Harmattan, 1998.

Dicionário de caboverdiano-português, Lisbonne, Éd. Verbalis, 1998 (CD-rom/ papier).

Le parler occitan ardéchois d'Albon, Paris, Éd. L'Harmattan, 1999.

Dictionnaire cap-verdien - français, Paris, Éd. L'Harmattan, 1999.

Traduction

Leo Tuor, *Giacumbert Nau* [traduit du romanche sursilvan] Lausanne, Éd. L'Âge d'Homme, 1997.

Cet ouvrage est dédié à Henrique Lopes Mateus, dit Arika Tuga ou *badiu branku*, qui comme moi a aimé Santiago, le *fóra*, ses habitants et leur langue, et que je n'ai pas connu :

*Porque tu me disseste : Quem me dera em Lisboa
Quem me dera em Maio, depois morreste,
Com Lisboa tão longe, ó meu irmão tão breve
Que nunca mais acenderás no meu
O teu cigarro...*

*U ka bali mas ! Tcháda Sam Fransisku
Sodádi m-ka podi aguenta !...*

*Flan : pâ que bô mestê pâ nú scrêbêbo nês lingua ? Bô tenê gána di estudâ
si orige, fazê algun gramatica ou dicionare ? S'ê algun gramatica ou
dicionare ? S'ê pâ algun dê s cussa Deus juda-bos; mas dexam fla-bo mê al
fazê-bo suâ tioque bu câ podê más, tioque bi seinti...
(Lettre anonyme en badiais, cca 1880)*

*Est mihi lingua turpis et ignota
(Abélard à propos du breton)*

*Em prisões baixas fui um tempo atado....
(Luis de Camões)*

*Mi lengua va por do el dolor la guía...
(Garcilaso de La Vega)*

NOTE INTRODUCTIVE

L'ouvrage ici présenté constitue une partie de ma thèse de doctorat, intitulée *Le créole de l'Île de Santiago (République du Cap-Vert)*, dirigée par Monsieur Gilles Luquet, de l'Université Paris III-La Sorbonne Nouvelle, et soutenue publiquement le 2 juillet 1998, à La Sorbonne.

Le texte de cette thèse, consacrée au créole de l'Île de Santiago, ainsi qu'aux autres dialectes cap-verdiens, se divisait en deux livres, nettement distincts de par les thèmes traités :

- le livre premier, intitulé *Description du créole de Santiago*, constitue l'essentiel de cette *Grammaire de la langue cap-verdienne*. De légers remaniements ont été effectués, visant à donner plus de cohérence à l'ouvrage, appelé à exister indépendamment du reste de la thèse.

- le livre second, intitulé *Le badias parmi les créoles afro-hispaniques dans le monde*, sera prochainement publié aux éditions L'Harmattan, sous le titre *Le cap-verdien, origines et devenir d'une langue métisse*.

Monsieur le Président de la République du Cap-Vert et Monsieur le Secrétaire Général du Haut Conseil de la Francophonie ont rédigé les préfaces qui suivent après avoir vu la thèse sous sa forme universitaire, donc l'ensemble des deux livres. On ne peut donc comprendre leurs commentaires que si l'on connaît les titres originaux de la thèse et des livres.

Le cap-verdien, origines et devenir d'une langue métisse, dont la parution est prévue pour fin 1999, comportera en particulier une discographie complète ainsi qu'un index thématique regroupant les principales notions abordées dans les deux livres, qui viendront compléter la présente *Grammaire*.

PRÉFACE DE MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU CAP-VERT¹

République du Cap-Vert
Présidence de la République
Le Président

Le créole de l'île de Santiago (République du Cap-Vert) est une importante étude sur la langue maternelle et nationale des Cap-Verdiens, réalisée avec beaucoup d'intérêt et de passion et révélant un effort scientifique notoire. Il s'agit, selon les mots de l'Auteur, de «décrire une langue dont le manque de tradition écrite ou scientifique autonome est flagrant.» On se trouve devant une analyse approfondie du créole né et parlé dans l'île de Santiago, bien qu'elle n'embrasse pas tous les aspects relatifs à ce code linguistique. Le résultat obtenu, au vu du temps passé au contact de la langue (18 mois), donne la mesure de l'effort entrepris.

Par le biais d'arguments pertinents, l'Auteur reconnaît au dialecte de Santiago une place fondamentale et privilégiée. Il analyse les contributions et éventuelles relations d'antériorité entre le portugais ancien, les créoles de Santiago et du Cap-Vert en général, de la Guinée-Bissao et de la Casamance, des Antilles Hollandaises (Aruba, Bonaire et Curaçao) et du Golfe de Guinée (São Tomé et Príncipe, ainsi qu'Annobon); il fait des réflexions dignes d'intérêt en ce qui concerne les apports des langues africaines qui ont contribué à la formation du badiais et étend ses comparaisons à d'autres créoles encore, notamment ceux de l'Extrême-Orient (Malacca, Macao).

Pour ces raisons, je tiens à profiter de cette occasion exceptionnelle pour exprimer ma profonde reconnaissance, en qualité de Président de la République du Cap-Vert et en tant que Cap-Verdien, pour cette contribution aussi importante que remarquable à l'approfondissement des connaissances du créole et pour sa divulgation future, rendue possible par la publication de cette thèse de doctorat.

En effet, s'ajoutant aux contributions sur le créole de Santiago de António Paula de Brito (*Apontamentos para a gramática que se fala na ilha de Santiago*, Cabo Verde, 1885) et de Manuel Veiga (*Diskrison strutural di lingua kabuverdianu*, Praia, I.C.L., 1982, et *Introdução à*

¹ Traduite du portugais par Christine Ritui, Maître de Conférences à l'Université de Caen.

gramática do crioulo, Praia, I.C.L.D., 1995), la thèse de M. Nicolas Quint, rédigée en langue française, langue maternelle de l'Auteur, survient dans un contexte particulier de l'histoire de l'Archipel et de son Peuple, si l'on considère, d'une part la récente décision de l'actuel Gouvernement de créer l'A.L.U.P.E.C. (ALphabet Unifié Pour l'Écriture du Cap-verdien) qui a pour objectif d'officialiser l'alphabet de la langue et, d'autre part, l'entrée toute nouvelle du Cap-Vert dans le monde de la Francophonie, comme membre de plein droit.

On espère et il est souhaitable que les Cap-Verdiens en général, et les intellectuels et les autorités cap-verdiennes en particulier, puissent et sachent tirer le meilleur parti de cette étude riche en informations, afin de perfectionner la plus grande et noble création de tous les temps du Peuple Cap-Verdien.

En ce qui concerne ce travail, il convient de souligner également les mises en garde contre la standardisation linguistique et contre le déclin du créole, qui méritent d'être sérieusement prises en compte et dûment évaluées, ainsi que les préoccupations relatives aux néologismes, qui me semblent très pertinentes et doivent faire l'objet d'une attention toute spéciale.

En conclusion de son étude, celui qui n'était encore que doctorant a émis le voeu suivant, qui vaut la peine d'être retranscrit : «Si mes modestes recherches pouvaient contribuer un tant soit peu à donner à la culture cap-verdienne la place qu'elle mérite dans son propre pays, je me considérerais comme payé de ces longues journées de labeur et plus digne de l'amitié que m'ont témoignée tant de Badias durant mon séjour sur leur île.»

Étant donné l'orientation donnée à ce travail de recherche, ses prises de position, la clarté et l'économie de son expression, les questions qu'il soulève et le dynamisme qu'il entraînera et développera à coup sûr au sein de la société cap-verdienne en général et en particulier de la communauté scientifique nationale et internationale, j'ai la certitude que le public cap-verdien réservera un accueil chaleureux au présent ouvrage et à son auteur.

Félicitations, M. Nicolas Quint, pour cette excellente thèse.

Praia, le 19 Novembre 1998,

António Manuel Mascarenhas Monteiro
Président de la République du Cap-Vert

Original en langue portugaise de la préface
de Monsieur le Président de la République du Cap-Vert



República de Cabo Verde
Presidência da República
O Presidente

Le créole de l'île de Santiago (République du Cap-Vert) é um importante estudo sobre a língua materna e nacional dos cabo-verdianos, realizado com muito interesse e paixão e que revela notório esforço científico. Consiste, segundo as palavras do Autor, em «Descrever uma língua cuja falta de tradição escrita ou científica autónoma é gritante.» Está-se perante um estudo aprofundado sobre o crioulo originário e falado pelos nativos da ilha de Santiago, ainda que não contemple todos os aspectos atinentes a esse código linguístico. Do confronto entre o resultado alcançado e o tempo de contacto com o concreto da língua (18 meses) resulta a valorização do esforço empreendido.

Com base em argumentos credíveis, o Autor reconhece ao dialecto santiagoense um lugar basilar e de destaque, analisando contribuições e eventuais relações de precedência entre o português antigo, os crioulos de Santiago e de Cabo Verde em geral, da Guiné Bissau e Casamansa, das Antilhas holandesas (Aruba, Bonaire e Curaçao) e do Golfo da Guiné (São Tomé e Príncipe e Ano Bom), com referências dignas de registo a

contribuições de línguas africanas que terão entrado na formação do «badio», bem como a outros crioulos, nomeadamente do Extremo Oriente (Malaca, Macau).

Nesta conformidade, aproveito esta soberana ocasião para, na qualidade de Presidente da República de Cabo Verde e enquanto cabo-verdiano, exprimir o meu profundo reconhecimento por tão importante quanto valioso contributo para o aprofundamento dos conhecimentos do crioulo e ulterior divulgação, que a publicação desta tese de doutoramento consubstancia e proporciona.

Com efeito, na esteira de contribuições sobre o crioulo de Santiago fornecidas por estudos de António Paula de Brito (*Apontamentos para a gramática do crioulo que se fala na ilha de Santiago*, Cabo Verde, 1885), de Manuel Veiga (*Diskrisom strutural di lingua kabuverdianu*, I.C.L., Praia, 1982, e *Introdução à gramática do crioulo*, I.C.L.D., Praia, 1995), esta tese de Nicolas Quint, redigida em língua francesa, língua materna do Autor, surge num contexto particular da história do Arquipélago e do seu Povo, se se atender : à recente decisão do actual Governo no sentido da experimentação do A.L.U.P.E.C. (ALfabeto Unificado Para a Escrita do Cabo-verdiano), visando a oficialização de um alfabeto para a língua, e à recente integração de Cabo Verde no mundo da Francofonia, como membro de pleno direito.

Espera-se e é desejável que os Cabo-verdianos em geral, mas sobretudo os intelectuais e as autoridades cabo-verdianas, possam e saibam tirar o melhor partido deste estudo prenhe de contribuições para o burilamento da maior e mais nobre criação de todos os tempos do Povo Cabo-verdiano.

Do trabalho importa ainda realçar os alertas sobre estandardização e descrioulização, que merecem ser tomados em devida conta e convenientemente equacionados e as preocupações a respeito de neologismos, que se me afiguram bastante pertinentes e merecedoras de ponderação adequada.

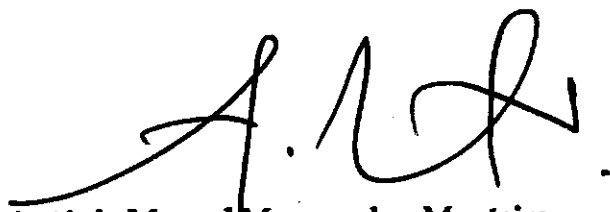
A terminar este estudo, o então doutorando faz o voto que merece ser aqui transcrito : «se as minhas modestas pesquisas pudessem contribuir para elevar a cultura cabo-verdiana ao lugar que merece no seu próprio país, considerar-me-ia compensado destas longas jornadas de labor e mais digno da amizade que os Badios me testemunharam durante a minha estadia na sua ilha.»

Pela orientação impressa ao trabalho de pesquisa, pelas posições que assume, pela clareza e economia da linguagem, pelas questões que suscita e pelo dinamismo que, por certo, irá promover e desenvolver no

seio da sociedade cabo-verdiana em geral e na comunidade científica nacional e estrangeira em particular, estou certo de que o público cabo-verdiano dispensará um acolhimento caloroso à presente obra e ao seu autor.

Bem hajam, Nicolas Quint e esta tão importante tese !

Praia, 19 de Novembro de 1998,

A handwritten signature in black ink, consisting of stylized, cursive letters that appear to read 'A. M. Monteiro'.

António Manuel Mascarenhas Monteiro

Presidente da República de Cabo Verde

**PRÉFACE DE MONSIEUR
LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
DU HAUT CONSEIL DE LA FRANCOPHONIE**

**HAUT CONSEIL DE
LA FRANCOPHONIE**

**PRÉSIDÉ PAR LE PRÉSIDENT
DE LA RÉPUBLIQUE**



Le Secrétaire Général

La thèse doctorale de M. Quint, intitulée *Le créole de l'île de Santiago (République du Cap-Vert)*, traite en détail de l'histoire et des structures de la langue maternelle des habitants de la République du Cap-Vert, et fait le point sur les perspectives de standardisation de cet idiome.

D'un point de vue scientifique, l'intérêt du travail est indéniable. Il permet à tout lecteur de se faire une idée claire et précise de la réalité linguistique cap-verdienne. L'auteur, pour cette description, s'est fondé sur la compétence qu'il a acquise de la langue créole cap-verdienne au cours de son séjour de plus de dix-huit mois, lors de son Service National, effectué dans le cadre de la Coopération, une coopération qui fut profitable. Phonétique, phonologie, philologie, morphologie, syntaxe, comparaisons avec les autres langues africaines et d'autres créoles, sociolinguistique : c'est bien la langue cap-verdienne dans son ensemble qui est traitée dans cet ouvrage, clé d'accès privilégiée à une autre culture et à une autre façon de penser.

Du point de vue des relations entre la République du Cap-Vert et la Francophonie, cette oeuvre est un symbole important, qui intervient dans un contexte de rapprochement entre le monde francophone et la République du Cap-Vert. En effet, le Cap-Vert est désormais un membre à part entière de la Francophonie, et la langue française y est enseignée à tous les élèves dans les collèges. De plus, le Cap-Vert fait partie de la Communauté des États de l'Afrique de l'Ouest, dont la principale langue

de travail est le français. Enfin, de nombreux Cap-Verdiens vivent dans des pays francophones : il y en a plus de 40.000 en France, et des communautés nombreuses existent à Dakar, à Abidjan et dans bien d'autres villes francophones. Cette thèse, qui permet de mieux comprendre la culture cap-verdienne, sera sans aucun doute une source d'échanges culturels féconds entre les Cap-Verdiens et les autres francophones.

Il convient en effet de rappeler ici que le mot Francophonie a trois significations, à la fois distinctes et complémentaires. La Francophonie, c'est l'ensemble de ceux qui parlent le français dans le monde. C'est aussi la communauté internationale qui s'est organisée autour de la langue française. C'est enfin un esprit de dialogue et de métissage, lié notamment au fait que le français se marie avec bonheur à d'autres langues, aux autres langues. C'est cette pluralité dont le français est un garant qui m'a amené à forger, en 1982, l'expression de franco-polyphonie. Ce sont les multiples accents du français qui font la richesse de la Francophonie. Le mariage du français et du cap-verdien, que célèbre ce livre, est un exemple marquant de ce chatoisement linguistique.

C'est pourquoi je me réjouis de la publication de cet ouvrage. Les enseignants, les chercheurs et tous ceux qui veulent en savoir plus long sur la culture de Césaria Évora, une chanteuse si appréciée des Français, y trouveront le plus grand profit.

Stélio Farandjis
Secrétaire Général du Haut Conseil de la Francophonie

~~Stélio Farandjis~~
~~HAUT CONSEIL DE LA FRANCOFONIE~~
~~Présidé par~~
~~Le Président de la République~~

AVANT-PROPOS

ALLOCUTION DE NICOLAS QUINT POUR LA SOUTENANCE DE LA THÈSE INTITULÉE LE CRÉOLE DE L'ÎLE DE SANTIAGO

Flan : pâ que bô mestê pâ nû scrêbêbo nês lingua ? Bô tenê gána di estudâ si orige, fazê algum gramatica ou dicionare ? S'ê algum gramatica ou dicionare ? S'ê pâ algun dès cussa Deus juda-bos; mas dexam fla-bo mê al fazê-bo suâ tioque bu câ podê más, tioque bi seinti...

«Dis-moi : pourquoi veux-tu que nous t'écrivions dans cette langue ? As-tu envie d'étudier ses origines, d'en faire une grammaire ou un dictionnaire ? Si c'est de l'une de ces choses qu'il s'agit, que Dieu te vienne en aide, mais permets-moi de te dire qu'une telle entreprise te coûtera beaucoup de sueur, jusqu'à ce que tu n'en puisses plus, jusqu'à ce que tu la sentes passer...»

J'ai souri et peut-être même ri (je ne me rappelle plus au juste) lorsque je suis tombé sur ce texte en créole de Santiago (dorénavant nous dirons : *badiais*). À croire que celui qui l'avait écrit, à la fin du siècle dernier, avait pensé à moi.

Voici plus de trois ans que je me suis passionné pour les origines, la grammaire, le lexique de la langue que l'on continue de parler quotidiennement de nos jours sur l'île cap-verdienne de Santiago. Et cette passion m'a valu beaucoup de fatigues, d'inquiétudes, de peines, de labeur. Le créole de Santiago m'a effectivement fait suer, au sens propre du terme, lorsque je grimpais tel ou tel coteau à la recherche de nouveaux villages, de nouveaux mots. Il est arrivé que je n'en puisse plus à force de gribouiller, de taper sur le clavier de mon ordinateur, de consulter grammaires et grimoires afin de m'assurer du bien-fondé de mes travaux et de leurs développements.

Mais ce travail que j'ai fourni, je ne le regrette pas dans l'ensemble. Quoi qu'il m'ait coûté, il m'a rapporté davantage encore, puisque j'ai fait quelque chose qui me plaisait et qui, jusqu'à présent, continue de me plaire.

Je crois qu'au fond j'ai toujours rêvé d'être explorateur, de découvrir des mondes ou des choses. Au XIX^{ème} siècle ou au début du XX^{ème}, il restait encore des terres inconnues des Occidentaux. Thesiger descendit pour la première fois la rivière Aouache jusqu'à la mer, en traversant le pays Danakil. Il découvrit des gens et une contrée fertile, dont le reste du

monde ne soupçonnait même pas l'existence. C'était il y a plus d'un demi-siècle ; l'exploration de l'Est africain finissait et je n'étais pas encore né.

Au cours de mes études, je me suis intéressé à deux domaines essentiellement : la biologie et la linguistique, et les deux m'ont plu. Je pense, en dernier recours, que ces deux disciplines, a priori assez distantes l'une de l'autre, sont complémentaires, puisqu'elles constituent deux modes d'approches d'organismes vivants : les êtres biologiques et les langues.

Découvrir en biologie. C'est encore possible aujourd'hui, mais c'est de plus en plus difficile, sauf à s'intéresser aux poils tarsiens de tel ou tel groupe de copépodes, ou bien entendu à la génétique, au séquençage des génomes, plus que jamais à la mode : beaucoup de microscope, d'ordinateur, et de boîtes de Pétri. Et les hippotragues noirs, les éléphants pygmées ou les calaos ? Depuis longtemps, des biologistes et des savants, compagnons fidèles des premiers explorateurs, les ont décrits, étudiés, mesurés, photographiés... Au XXème siècle, on ne peut plus être Linné, à moins de se passionner pour les micro-organismes ou les moucheronns amazoniens. Ce qui n'est pas mon cas.

Restent les langues : dans l'univers des sciences humaines, la linguistique constitue toujours un domaine largement en friche, et, plus que tout, la linguistique de terrain. Songeons qu'en Amazonie ou en Papouasie-Nouvelle-Guinée, plusieurs centaines de langues, parlées par des êtres humains, nos semblables, ne sont même pas décrites, encore de nos jours. Et il ne s'agit que de ce que les linguistes français nomment *langues*, au sens strict du terme, c'est-à-dire des moyens de communication oraux utilisés par un groupe d'hommes et restant inintelligibles pour les autres hommes. Quand on passe au niveau du dialecte, de la variante locale, il suffit à Paris d'un simple billet de train S.N.C.F. aller-retour pour devenir explorateur. Ainsi, au nord de la Creuse, en Haute-Vienne, les parlers marchois sont quasi inconnus de la communauté scientifique. En linguistique, il est donc plus facile de devenir explorateur qu'ailleurs.

Pourquoi ? L'être humain dispose, en tant qu'entité biologique et plus que beaucoup d'autres êtres vivants, d'énormes facultés d'adaptation qui font que de nombreuses communautés ont pu conserver leur langue tout en maintenant des relations suivies avec leurs gouvernements, qui parlaient une autre langue. Bien qu'elle tende à diminuer très rapidement, la diversité linguistique du monde reste une réalité objective à l'heure d'aujourd'hui. Or, par une inclinaison naturelle, qui n'est qu'une variante de la loi du moindre effort, les gens parlant des langues largement diffusées ne prennent généralement pas la peine d'étudier ou d'apprendre les langues moins parlées, même quand ils vivent au milieu de gens parlant ces petites langues.

Ça et là, derrière le paravent de ce qu'on appelle langues officielles ou nationales, survivent de nombreux groupes humains, dont les langues ne sont connues que des seuls membres du groupe. De nos jours encore, ces petites langues sont souvent inconnues ou très peu connues de la communauté scientifique, et leur description reste à faire ou est seulement à l'état d'ébauche.

C'est à une de ces langues que je me suis trouvé confronté lors de mon Service National, effectué dans le cadre de la Coopération Française aux Îles du Cap-Vert. La République du Cap-Vert est un État indépendant et de langue officielle portugaise. Je savais que l'on y parlait aussi un créole, mais je n'avais aucune idée de ce à quoi pouvait ressembler ledit créole lorsque j'ai posé le pied sur le sol poussiéreux et ocre de l'île de Santiago pour la première fois.

J'ai donc découvert le créole en même temps que je découvrais le Cap-Vert et, peu à peu, j'ai appris à apprécier, à aimer ces îles, leurs habitants et leur langue. Cette langue, je l'ai conquise, mot après mot, règle de grammaire après règle de grammaire. Il n'existait en effet que quelques rares ouvrages descriptifs du créole cap-verdien lorsque je suis arrivé et encore m'a-t-il fallu plusieurs mois, voire plus d'un an, pour me les procurer.

J'ai donc dû apprendre le créole seul : c'était à la fois très intéressant et très difficile. Comme me le disait l'an dernier une Curaçolène, je n'avais rien à quoi m'accrocher, me référer. Pour apprendre à parler le créole, je n'avais d'autre choix que de noter tous les mots que j'entendais et d'essayer aussitôt de les réutiliser avec d'autres interlocuteurs. Parfois, souvent, je me trompais, provoquais des éclats de rire, et on me corrigeait. C'est ainsi que j'ai réussi à «entrer» dans la langue des habitants de Santiago au point que, à la fin de mon séjour de plus d'un an et demi, je n'avais plus d'effort à faire pour comprendre tout ce que les gens disaient.

En outre, la découverte de la langue est allée de pair avec la découverte de l'île de Santiago : j'ai assisté à des veillées funèbres, remonté des vallées couché sur des sacs de sel entassés dans un camion, bref, j'ai pu me faire une idée assez complète de la civilisation santiagaise, ce qui m'a aussi servi à comprendre la langue de Santiago. La langue, en effet, n'est pas seulement un système abstrait de signes et de correspondances, c'est aussi l'expression d'une culture, d'un endroit, et on a en effet du mal à la comprendre sans son environnement. Aurait-on l'idée en biologie de traiter des fonctions vitales de la patelle, sans jamais mentionner qu'elle vit accrochée à un rocher ?

Je viens de parler du côté pratique. Il y a eu le reste : transformer cet amas de connaissances, de visions, de mots, en quelque chose de

lisible, d'accessible. À quoi cela sert-il de découvrir si l'on ne partage pas ses découvertes ?

J'ai pris alors le chemin de mon bureau et celui des bibliothèques, et en ai appris davantage sur l'intérêt linguistique du badiais, la langue de Santiago, et, plus généralement, sur les créoles cap-verdiens. Créole ? Qu'est-ce que ce terme veut dire ? Un volume entier et de nombreuses heures de discussion ne suffiraient pas à épuiser le problème même de la définition du terme. Nous resterons donc plus modestes, et je proposerai une définition que j'ai faite mienne, réduite assurément, imparfaite certainement, mais qui a au moins le mérite d'offrir un point de référence. Un créole, c'est une langue mixte, formée à partir d'éléments européens et exogènes (essentiellement africains, éventuellement asiatiques).

Au sein de la large palette des langues créoles existant ou ayant existé, le créole de Santiago a un intérêt exceptionnel. C'est historiquement le premier créole né de la rencontre de l'Europe et des autres continents, en l'occurrence l'Afrique. Le badiais est donc un symbole vivant du métissage, de l'union de deux races, de deux groupes de langues. C'est aussi le témoin d'une histoire impitoyable et horrible, celle de l'esclavage.

Em prisões baixas fui um tempo atado (Luis de Camões)

«Dans des culs de basse-fosse, longtemps je suis demeuré enchaîné». En badiais, *frapper* se dit *sota*, terme qui vient du portugais *açoitar*, "fouetter" : tout un symbole...

C'est de l'esclavage, du déracinement, que les créoles afro-européens sont nés. Les Noirs, arrachés à leur sol, se sont retrouvés au travail forcé, sous la férule de leurs maîtres blancs. À Santiago les Noirs étaient Temnés, Mandingues ou Wolofs, les Blancs étaient Portugais. Ces Noirs devenus esclaves parlaient des langues différentes. Aussi se sont-ils mis à communiquer en employant les mots de leurs maîtres, accommodés à la sauce grammaticale ouest-africaine : c'est ainsi, très schématiquement, au milieu des pleurs, des grincements de dents, des crissements de chaînes qu'est né le créole. Et le premier créole euro-africain semble bien avoir été celui de Santiago, trouvée vierge par les Portugais, et colonisée dès la fin du XV^{ème} siècle, il y a plus de cinq cents ans.

Mi lengua va por do el dolor la guía (Garcilaso de la Vega)

«Ma langue suit le chemin que lui montre la douleur». Des conditions semblables de genèse d'un peuple et d'une culture laissent des traces dans la langue, comme le fouet des contremaîtres sur la peau des esclaves, comme la servitude dans les regards, qui s'éteignent au lieu de

pétiller. Il a fallu bâtir une langue avec les moyens du bord. Comme on fait feu de tout bois, les esclaves à Santiago (et dans beaucoup d'autres îles) ont fait leur langue à partir des quelques mots que leur disaient les Portugais et de ceux qu'ils n'avaient pas encore oubliés. Le badiaï, plus que d'autres langues, plus systématiquement en tout cas, a tendu à l'économie, dans tous les domaines, morphologique et lexical...

On loue souvent la concision du latin. Le badiaï est également une langue concise, construite à partir d'un nombre extrêmement réduit d'éléments, et néanmoins capable d'exprimer les pensées d'un être humain de façon aussi satisfaisante que n'importe quel autre idiome.

Les bas-reliefs khmers, avec ces jeunes filles qui cueillent des lotus au milieu d'une végétation foisonnante, d'une profusion de fleurs et de fruits, et les sobres coupoles des mosquées que n'ornent que de bleues arabesques ont un point commun essentiel : ce sont des oeuvres d'Art. Elles répondent au même objectif, celui de transporter l'esprit humain par leur beauté, par la vision du monde et des choses qu'elles offrent aux yeux de qui les contemple. De la même façon, aussi bien qu'une autre langue à la morphologie plus compliquée (comme le basque), le créole badiaï, dans sa simplicité et sa sobriété, remplit sa fonction de langue, ni mieux ni moins bien qu'une autre : différemment.

C'est peut-être cela le plus bel aspect de la créolisation, le miracle créole. L'être humain, même lorsqu'il a tout perdu, ses biens, son histoire, sa famille, son identité même, reste capable, à partir de presque rien, de produire du sens, de recréer une langue. Au-delà du métissage médiatique, les anciens esclaves de Santiago et leurs descendants nous donnent, à travers la langue qu'ils ont façonnée et tirée de leur misère, une formidable leçon d'humanité.

Est mihi lingua turpis et ignota.

«Et je la tiens pour une langue veule et bornée», disait Abélard à propos du breton. Je ne referai pas ici le tour du monde des préjugés linguistiques, des idées préconçues qu'ont les uns à propos des langues des autres. À l'instar de M. Labatut, un linguiste trop tôt disparu, je pense que l'une des rares choses devant lesquelles les hommes soient effectivement égaux est le langage. Cependant, il ne suffit pas de proclamer une égalité abstraite pour qu'elle devienne effective dans les faits et dans l'esprit des gens.

Pour beaucoup de gens, pour beaucoup de Cap-Verdiens même, le créole est une langue qui, comme le breton d'Abélard, semble impropre à la transmission du savoir et dont le domaine doit être limité aux fêtes et aux fourneaux. Ce n'est pas à moi de dire aux Cap-Verdiens ce qu'ils doivent faire de leur langue maternelle, le créole. Je me bornerai donc à un

constat : de nos jours, le portugais est la seule langue officielle au Cap-Vert, et le créole est la seule langue parlée dans la rue. Cette situation de diglossie fait que de plus en plus de jeunes Cap-Verdiens sont incapables d'exprimer leur pensée clairement, que ce soit en portugais (qu'ils ont appris à l'école) ou en créole (qu'ils ne savent ni lire ni écrire).

En ces temps de mondialisation galopante, il s'agit peut-être d'un combat d'arrière-garde que de vouloir aider une population d'à peine un million de personnes (émigrés compris) à se réapproprier sa langue. Peut-être les Cap-Verdiens parleront-ils demain uniquement le portugais ou bien l'anglais ? Qui sait ? Je ne lis pas dans l'avenir.

Ce que je sais, c'est qu'aujourd'hui en tout cas, l'usage de la langue maternelle des gens, le créole, c'est-à-dire le badias pour plus de la moitié des Cap-Verdiens, comme langue d'enseignement aurait à mon avis un effet bénéfique pour permettre au plus grand nombre d'accéder aux connaissances fondamentales (alphabétisation, calcul...) avant de passer à d'autres langues, apprises méthodiquement, pour aller plus loin. C'est en gardant cette préoccupation didactique à l'esprit que j'ai essayé autant que possible de proposer pour la langue que j'ai décrite, le cap-verdien (variante de Santiago), des standards dans tous les domaines : orthographe, lexique, morphologie... Jusqu'à un certain point, ce travail est donc militant, ou tout au moins engagé.

Avant ce doctorat, j'avais déjà produit des ouvrages lexicaux français - cap-verdien et cap-verdien - français. En annexe de cette thèse, un dictionnaire étymologique cap-verdien - français devrait permettre aux élèves cap-verdiens d'avoir directement accès à notre langue à partir de leur propre idiome maternel.

Depuis dix jours environ, le premier dictionnaire cap-verdien - portugais est en vente à l'Exposition Universelle 1998 de Lisbonne. C'est une adaptation de mes travaux, faite par l'entreprise Verbalis. En clair, elle signifie que, dès la rentrée 1998, les élèves cap-verdiens disposeront d'un outil leur permettant de passer de leur langue maternelle, le cap-verdien, au portugais, leur langue officielle et scolaire. La version C.D.-rom qui a été faite de ce dictionnaire me semble un bon pari pris sur le futur pour le développement de la langue cap-verdienne dans les moyens de communication moderne.

J'ai parlé de mes choix, des développements et débouchés de mes travaux ; je finirai en revenant sur l'essentiel, la thèse. Ce travail a deux principales caractéristiques, qui expliquent ses qualités et ses défauts : il prétend à l'exhaustivité ou du moins essaie, autant que faire se peut, de faire le tour du sujet pour tout ce qui concerne le créole de l'île de Santiago, et, en même temps, il a été rédigé très vite, à la hâte, pour ne pas dire dans la précipitation, pour des raisons matérielles évidentes.

Premièrement, on ne peut jamais être exhaustif, donc ce travail est forcément imparfait. Ensuite, on peut encore moins faire le tour complet d'une question, peaufiner tous les détails, lorsque l'on est pressé.

Dans tous les cas, je voudrais attirer l'attention du jury et des lecteurs sur le caractère pionnier de cet ouvrage. On ne désherbe qu'après avoir défriché, on ne peint des visages que lorsque l'on a déjà tissé la toile à peindre. Je ne me plains pas d'avoir défriché, ou déchiffré, parce que ce travail m'a plu, et il n'eût pas eu la même saveur pour moi s'il avait porté sur un point plus précis. Dans le même temps, j'espère que le caractère inachevé des recherches linguistiques sur le créole santiagoais et la langue cap-verdienne me vaudra quelque indulgence, au moins à certains endroits, de ceux qui estiment aujourd'hui mon travail, comme de ceux qui, plus tard, pourraient éventuellement s'y référer.

Avant de clore cette présentation, il me reste à remercier de vive voix ceux qui m'ont soutenu au cours de ces longues recherches : les Cap-Verdiens, qui m'ont si bien reçu, ma famille, mes amis, mes professeurs. C'est quelque chose que l'on oublie souvent lorsque l'on feuillette un ouvrage et que l'on lit, à côté du titre, le nom de l'auteur, en l'occurrence, en haut de chacun des volumes de cette thèse, mon nom. J'ai fait ce travail, admettons, mais je ne l'ai pas fait seul, en aucun cas. On m'a conseillé, appris, nourri, logé, au Cap-Vert, en France et ailleurs, pendant toutes mes recherches et enquêtes.

Si ce que je présente aujourd'hui a un tant soit peu de valeur et d'intérêt, ces qualités sont dues en grande partie à d'autres que moi. Les gens qui m'ont aidé ont, au même titre que moi, fait que cette thèse existe, et puisque c'est moi qui parle aujourd'hui, je pense qu'il est de mon devoir de leur rendre aujourd'hui un hommage vibrant, que leur nom figure dans la liste des remerciements ou qu'il ne s'agisse que de visages ou de mains anonymes, qui ne restent gravés que dans ma mémoire.

Merci à tous. *Obri gádu manenti.*

Nicolas Quint, Paris, La Sorbonne, le 2 juillet 1998

REMERCIEMENTS

Le chemin qui a mené au bout de cette thèse était long et semé d'embûches de toutes sortes (matérielles, techniques, scientifiques, humaines). Je n'en aurais pas vu la fin sans les très nombreuses personnes qui m'ont aidé de leur savoir ou tout simplement de leur gentillesse.

J'oublierai sûrement des noms dans la liste qui suit. Que ma gratitude soit explicitement ou implicitement mentionnée, elle est de toute façon sincère. Je remercie :

- Dieu ;
- mes parents et ma famille, qui m'ont toujours soutenu et encouragé dans mes études et travaux. Merci en particulier à mon frère Laurent, qui m'a grandement aidé à réaliser les cartes et schémas ;
- les Cap-Verdiens, de Santiago et d'ailleurs, qui m'ont ouvert leur porte et ont partagé avec moi le peu qu'ils avaient, et entre autres choses leur langue. Merci en particulier aux Furtado Mendonça de Mendes Faleiro Cabral et aux Semedo de Belém, et à tous les autres ;
- Agnès ;
- tous mes amis, qui m'ont écouté, conseillé, se sont intéressés pour moi à cette aventure créole, même quand elle n'était pas au centre de leurs préoccupations personnelles ;
- Anne-Sophie Le Pinçon, François-Xavier Robert, Jean-Yves Staropoli, que j'ai eu tant de plaisir à rencontrer dans les îles ;
- Gilles Luquet, mon Directeur de Recherches, qui, pour mon D.E.A. et pour ma thèse, m'a toujours laissé libre de mes choix, tout en m'enseignant à penser rigoureusement et en me faisant des observations pertinentes sur mes recherches. M. Luquet m'a toujours fait confiance, a toujours été là quand j'avais besoin de lui, que ce fût sur les plans pratique ou théorique, m'épaulant ou me conseillant au gré des nécessités. J'ai aussi pu apprécier son humour, qui n'est pas la moindre de ses qualités de chercheur. Merci pour tout ;
- Alain Kihm, toujours ouvert à toute discussion, et prêt à échanger des idées sur les questions linguistiques les plus diverses. Merci aussi pour les livres qu'il a bien voulu me prêter pendant si longtemps, et qui m'ont été fort utiles ;
- Paul Teyssier qui, lui aussi, m'a prêté sans hésitation les ouvrages dont je pouvais avoir besoin, et dont j'ai pu apprécier la science et la sagesse ;

- Emilio Bonvini, qui a eu la gentillesse de bien vouloir participer au jury de cette thèse, et y apporter son regard d'africaniste et de lusophone ;

- Jean-Louis Rougé, un être généreux et un exceptionnel spécialiste des créoles africains à base portugaise, qui n'hésite pas à partager son savoir et sa passion avec qui le lui demande. Il a été mon principal soutien théorique tout au long de mon séjour à Santiago, m'a aidé à conceptualiser mes découvertes et a respecté mes points de vue, quand ceux-ci divergeaient des siens. La vision que je propose du badias dans cette thèse lui doit beaucoup. La communauté scientifique et les ressortissants des zones créolophones à base portugaise d'Afrique gagneraient à prendre davantage en compte ses travaux et sa pensée. Merci aussi à Marie-Agnès, son épouse ;

- les papiamentistes des îles ABC, qui m'ont si aimablement accueilli et aidé lors de mon séjour à Curaçao : Frank Martinus, Marta B. Dijkhoff, Sidney M. Joubert et sa famille, Ini Statia et le Sede di Papiamentu, Jocelyne Clemencia, René Vicente Rosalia, Elis Juliana, Jay Haviser. Mon voyage n'aurait pas été si fructueux sans le soutien providentiel d'Emy M.F. Maduro, de la Biblioteka Públiko Kòrsou, qui m'a aidé à établir tous les contacts nécessaires, et sans celui du personnel de la section antillaise de cette même bibliothèque, qui est un lieu authentique de culture et d'échanges. J'aimerais que toutes les bibliothèques fussent ainsi ;

- les africanistes Stéphane Robert, Jean-Léopold Diouf et Gérard Dumestre, qui ont répondu avec affabilité, compétence et bienveillance à toutes mes questions et m'ont aidé à mieux comprendre le caractère africain du créole de Santiago ;

- Korotogoma Diarra, qui m'a beaucoup appris sur les Mandingues et sur l'Afrique ;

- Laurent Tchang, bibliothécaire au LACTO (C.N.R.S.), qui fut à la fois prévenant, diligent et indulgent en ce qui concerne la durée de mes emprunts ;

- mes collègues de l'Université de Caen, qui se sont montrés si compréhensifs durant l'achèvement de cette thèse, en particulier Teresa Orecchia Havas, et Marie-Annick Dauguet qui m'a activement et efficacement secondé pour ces T.D. qui pesaient lourd sur mon emploi du temps.

À tous, merci - *obrigádu manenti*.

PRÉLIMINAIRES

MÉTHODOLOGIQUES

I. Liste des abréviations

1er, 1ère = premier, première.	hisp. = hispanique.
2ème, 3ème = deuxième, troisième.	mal. = malinké.
angl. = anglais.	mand. = mandingue/ mandinka.
bad. = badiais.	pap. = papiamento.
bamb. = bambara.	PCAO = Protocréole de l'Afrique de l'Ouest.
CGC = Créole de Guinée-Casamance.	PCGC = Protocréole du Golfe de Guinée.
Emph. = forme emphatique.	PCO = Protocréole des Origines.
esp. = espagnol.	port. anc. = portugais ancien (XVIème-XVIIème siècles).
fr. = français.	

II. Conventions graphiques

Dans l'ensemble de ce travail, j'ai choisi de m'en tenir aux conventions graphiques suivantes :

- **badiu** : mot créole de Santiago (ou éventuellement terme issu d'une autre langue créole).
- *badiais* : exemple issu d'une langue non créole (portugais, français, espagnol...).
- *trazi* : lusitanisme récent en créole de Santiago.

III. Choix de transcription phonique

Dans l'ensemble, j'ai suivi les conventions de l'Alphabet Phonétique International. Je discuterai ici uniquement les choix de transcriptions non normatifs :

- [ĩ, ê, û] = [i, e, u] nasalisés.
- [ɲ] = consonne nasale vélaire.
- [~] = consonne nasale initiale homorganique (la zone d'articulation est celle de la consonne qui suit) : **mbruga** [~brugə] *verru* = ['mbrugə]. Dans le cas du pronom personnel devant un verbe commençant par une voyelle, la réalisation est vélaire : **m-odja** ['~odʒə] *j'ai vu* = ['ɲodʒə].

- en transcription phonologique, j'ai choisi de noter la nasalisation des voyelles badiaises dans le cas des suites *-/VnC/-* ou *-/Vn/*. Exemples : **kanta**, **pom** /'kãtɛ, 'põ/ *chanter*, *pain*. Au sens strict du terme, la transcription phonologique devrait être /'kantɛ, 'pon/, mais la nasalisation des voyelles badiaises est très appuyée, et j'ai voulu par ce biais attirer l'attention des utilisateurs de mes travaux sur la réalisation exacte de ces voyelles. Une transcription phonologique a pour but de clarifier la notation, pas d'induire le lecteur en erreur : hors de Santiago, peu de gens savent parler badiais, et une notation phonologique /'kantɛ/ pour **kanta** entraînerait très probablement automatiquement des réalisations fautives ['kantɛ] (contre ['kãtɛ]), d'où mon choix. Pour les mêmes raisons, j'ai noté phonologiquement des voyelles nasalisées en créole de Guinée-Bissao.

- dans le cas du papiamento, j'ai choisi de noter des voyelles nasales en phonologie dans le cas de la suite *-/Vn/*. Exemple : **pan** /'pã/ *pain*. Le *-{n}* final est généralement décrit comme vélaire en papiamento². On aurait donc /'paɲ/ pour l'exemple considéré. Selon mes observations personnelles, la voyelle qui précède *-/n/* est nettement plus nasalisée qu'une voyelle devant un groupe *-/nC/-* à l'intérieur d'un mot, d'où mon choix d'écriture.

IV. Choix méthodologiques

Dans l'ensemble, mon approche descriptive et compréhensive des langues est fondamentalement fonctionnaliste (influencée par les travaux d'André Martinet et de ses successeurs). À l'heure où j'écris cette thèse, je ne reconnais comme universaux avérés du langage humain que la double articulation (phonique et monémique).

Les travaux de Gustave Guillaume et de Noam Chomsky constituent mes principales sources secondaires d'approche théorique.

² Philippe Maurer, *Les modifications temporelles et modales dans le papiamento de Curaçao (Antilles Néerlandaises)*, Hambourg, Éd. Helmut Buske Verlag Hamburg, 1988, p. 29.

INTRODUCTION

CHAPITRE I

CHOIX DU SUJET

À l'origine, je n'avais pas prévu de faire des recherches sur le créole cap-verdien. À l'origine, c'est-à-dire avant que le hasard, en l'occurrence les impératifs du Service National, ne me fit passer par l'Archipel. Durant dix-huit mois, et ce sans interruption, j'ai vécu sur l'île cap-verdienne de Santiago. Au cours de cette période, j'ai peu à peu appris la langue des fliens, un créole à base lexicale portugaise ou, de manière plus générale, hispanique. J'ai appris ce créole dans les rues de Praia, la capitale de l'île, mais aussi et plus encore dans les villages de l'arrière-pays, cet intérieur que les fliens appellent curieusement le *fóra* (le dehors).

Un an et demi, pour apprendre une langue, c'est à la fois beaucoup et très peu. C'est beaucoup, parce que j'ai pu disposer de ce temps en grande partie à ma guise, mon travail principal étant peu contraignant. C'est peu, parce qu'il m'a fallu partir de rien. À mon arrivée à Santiago, il n'existait quasiment aucun matériel didactique permettant l'apprentissage du créole. Alors, bien souvent, il m'a fallu à la fois être le maître et l'élève, si j'ose dire, établissant moi-même les règles de la grammaire créole au fur et à mesure de mes propres progrès.

Quoi qu'il en soit, je n'aurais pas pu faire ces progrès sans l'aide décisive de certains de mes amis. Pour mon apprentissage quotidien de la langue, je dois beaucoup à mes amis créoles, et en particulier à MM. Adérito et Aires Semedo, qui ont été mes meilleurs professeurs, et m'ont guidé avec patience et enthousiasme dans la découverte de leur langue. Du côté français, M. Jean-Louis Rougé a été également un soutien des plus précieux. Ses compétences exceptionnelles en matière de créoles africains d'origine portugaise ont souvent éclairé bien des zones d'ombre lors de mon cheminement.

Mes abondants relevés lexicaux se sont effectués de la façon la plus simple qui soit. Tout au long de mon séjour au Cap-Vert, j'avais en permanence une feuille de papier et un stylo dans mon portefeuille. À chaque fois que j'entendais un mot nouveau ou une tournure inconnue, je le notais et demandais éventuellement à la personne qui l'avait prononcé ou à un ami de m'en expliquer le sens. Je saisisais ensuite chaque jour ces notes sur mon ordinateur. C'est ainsi que, peu à peu, j'ai réussi à constituer un dictionnaire créole-français de plus de quatre mille mots³.

³ Ce dictionnaire, publié sous le titre de *Dictionnaire cap-verdien - français*, Paris, Éd. L'Harmattan, 1999, et constitué uniquement de locutions énoncées

C'est ainsi que j'ai appris ce même créole, au gré des conversations, des fêtes, des danses et des bagarres : *trauka ala trebes*⁴, comme disent les Basques souletins.

Au début de mon séjour au Cap-Vert, je ne connaissais pas un mot de créole, et j'en étais donc réduit à m'exprimer en portugais, la langue officielle du pays, afin de me faire comprendre de mes collègues de travail ou des gens en général. Au bout de trois mois, j'ai commencé à m'exprimer systématiquement en créole, et ce toutes les fois que je le pouvais. Au bout de six mois, je parlais sinon couramment, du moins avec assez d'aisance pour tenir une conversation avec le premier venu. À partir de là, mes progrès ont été continus et, vivant toujours davantage au contact des autochtones, je les ai compris de mieux en mieux et ai fait mienne leur langue. Juste avant mon retour en France, j'arrivais à saisir des conversations croisées dans les bars, avec une performance voisine de celle que j'ai en français, qui est ma langue maternelle.

Assez rapidement, j'ai compris que ce séjour au Cap-Vert était pour moi une occasion exceptionnelle, peut-être unique de découvrir et de décrire une langue encore très peu étudiée. De plus, la spécificité de mon approche résidait dans le fait que j'ai acquis une bonne maîtrise de la langue orale, ce qui est très rare chez les non-Cap-Verdiens. L'ampleur du temps de recherche, du matériel recueilli, du corpus constitué, parlait d'elle-même. J'avais rassemblé assez d'éléments, emmagasiné un savoir important, trouvé un sujet de recherche valable et enrichissant. Voilà les raisons qui m'ont poussé à préparer et soutenir une thèse doctorale sur le créole de l'île de Santiago, puis à élaborer le présent ouvrage.

spontanément, représente le corpus lexical sur lequel je m'appuierai pour la majeure partie des discussions menées dans le cadre de cet ouvrage.

⁴ *À tort et à travers.*

CHAPITRE II

L'ÎLE DE SANTIAGO

ET L'IDENTITÉ BADIAISE

On ne peut parler du créole de Santiago sans mentionner l'identité culturelle très forte de cette île. L'île de Santiago est la plus grande du Cap-Vert. Sur environ 25 % de la superficie totale de terres émergées de l'Archipel, elle rassemble un peu plus de la moitié des 400.000 habitants du pays. Santiago prédomine donc de façon absolue par sa population. De plus, c'est l'île la plus anciennement peuplée : les premiers établissements datent de 1462. Cinq siècles de peuplement humain continu ont permis le développement d'une culture propre et originale, qui se distingue nettement de celle des autres îles ainsi que de celle du Continent, et dont la langue n'est qu'un des éléments constitutifs.

Santiago est sans conteste l'île la plus africaine de l'Archipel, tant aux points de vue ethnique que culturel. Les gens y ont la peau beaucoup plus foncée que dans les autres îles, car le peuplement s'est fait en grande partie à partir d'esclaves importés du Continent. Les habitants de Santiago s'appellent entre eux **Badiu** /be'diɯ/, mot que j'ai choisi d'adapter en français sous la forme *badiais, -aise*. La langue créole qu'ils utilisent normalement entre eux dans tous leurs rapports sociaux porte aussi le nom de **badiu**.

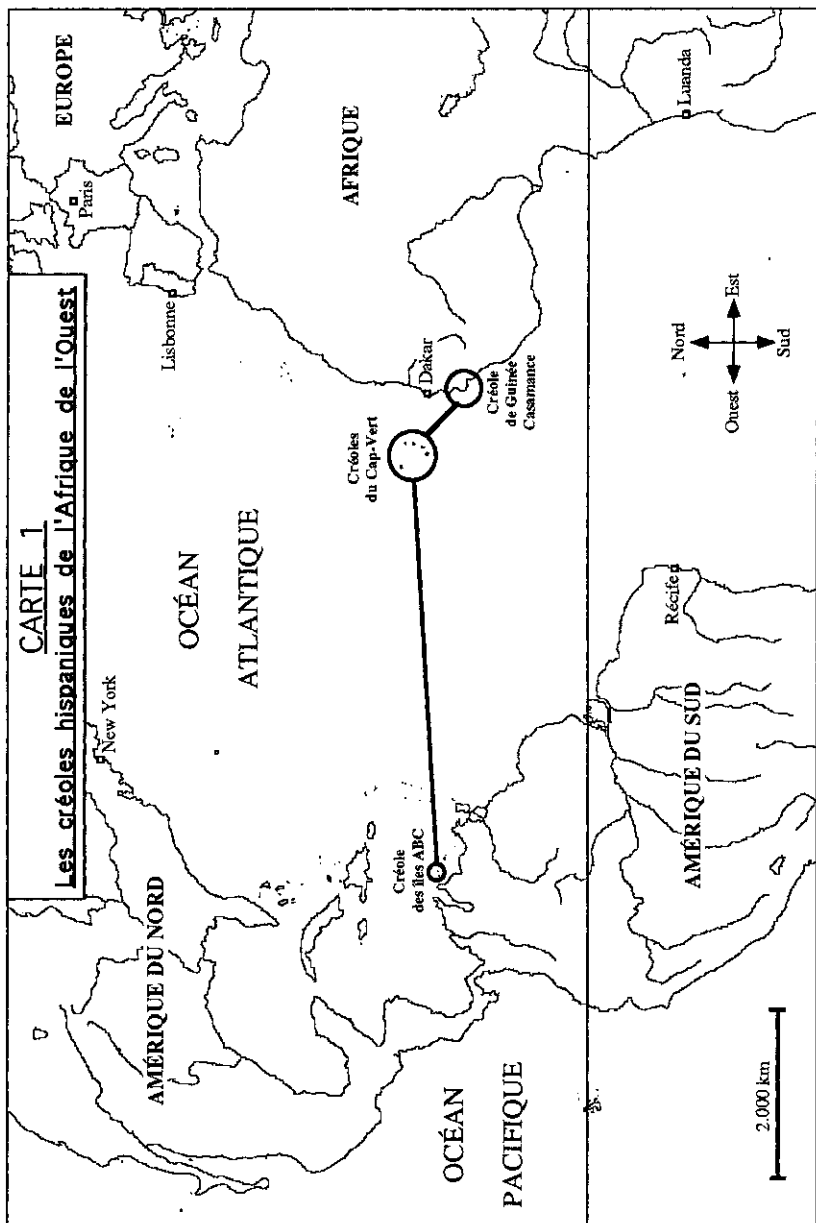
D'une manière générale, l'identité culturelle de Santiago s'affirme dans les domaines suivants :

- la cuisine,
- la musique (existence de rythmes et de danses propres à l'île, comme le batouque et la founana),
- la langue,
- la vie sociale (divers rites matrimoniaux en particulier dans l'intérieur de l'île).

Beaucoup de Badiais, en particulier ceux du peuple, sont très fiers de ces particularismes, qui sont souvent assumés de façon consciente. Témoin de la force de cette identité locale, les Badiais possèdent un mot dans leur langue pour désigner les Cap-Verdiens qui ne sont pas originaires de Santiago : les **Sampadjudus**.

CARTE 1

Les créoles hispaniques de l'Afrique de l'Ouest



CHAPITRE III

CONTEXTE LINGUISTIQUE

ET CHOIX DE LANGUE

I. SITUATION LINGUISTIQUE

DES CRÉOLES CAP-VERDIENS

Les parlers créoles des îles du Cap-Vert, dont le badiais est un représentant, font partie du vaste groupe des créoles afro-européens à base hispanique (portugaise et/ ou espagnole). À l'intérieur de cet ensemble, le badiais se rattache à une famille linguistique comptant au moins trois membres : les créoles à base hispanique de l'Afrique de l'Ouest⁵. Les deux autres représentants de cette famille sont :

- le créole portugais de Guinée et de Casamance (CGC), souvent appelé *kriol*. Le CGC est la langue maternelle d'une bonne partie des habitants des villes de Guinée-Bissao et la principale langue de communication inter-ethnique de cet État. En Basse-Casamance (Sénégal), c'est la langue maternelle des quartiers chrétiens de Ziguinchor et, malgré la concurrence du français et du wolof, le créole sert aussi de langue véhiculaire à bon nombre de Diolas et de Bainouks, ainsi qu'aux Mandjaques et aux Mancagnes.

- Le *papiamento*, créole hispano-portugais de Aruba, Bonaire et Curaçao (ABC), aux Antilles néerlandaises, de l'autre côté de l'Atlantique. C'est la langue maternelle de l'écrasante majorité des habitants des trois îles. Le papiamento est probablement la langue créole la plus standardisée du monde. Elle est utilisée dans la presse écrite, à la télévision et on parle de l'introduire de façon systématique dans l'enseignement.

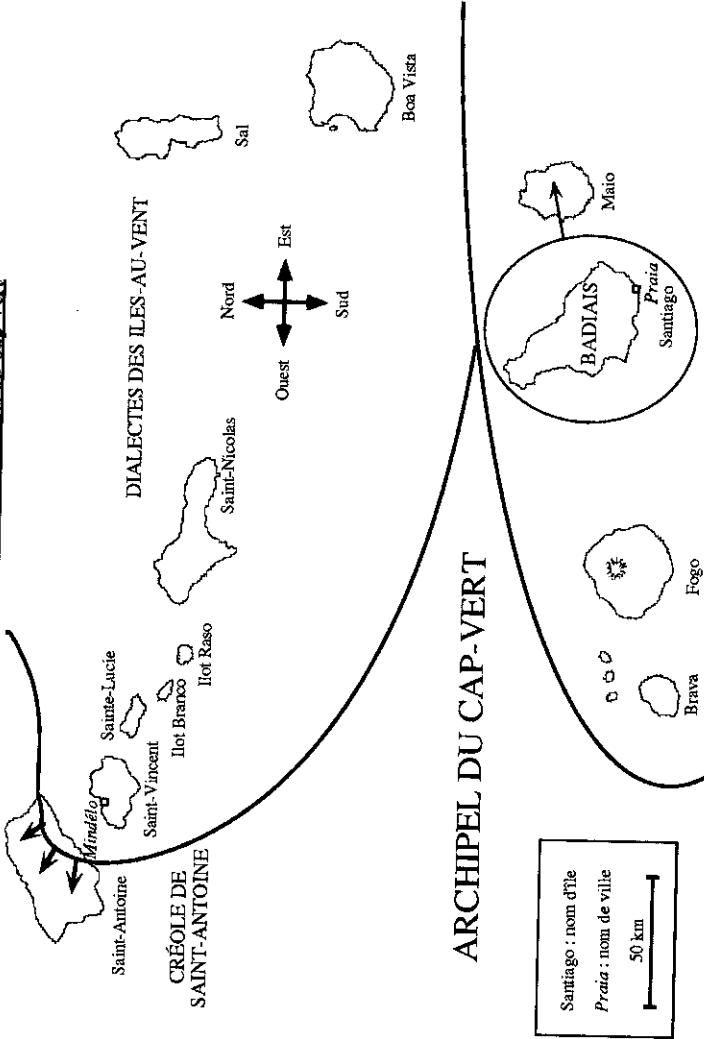
Ces trois créoles (Cap-Vert, Guinée-Casamance et ABC) sont aussi proches les uns des autres que les langues latines entre elles. Aussi on ne saurait étudier le badiais ni aucun des créoles cap-verdiens sans établir un minimum de comparaisons avec leurs cousins africain et antillais.

En sus de références constantes au cours de la description du badiais, une partie de ce travail sera consacrée à la comparaison du badiais avec les autres créoles à base hispanique et à une possible classification.

⁵ cf. Carte 1, *Les créoles hispaniques de l'Afrique de l'Ouest*, p. 6.

CARTE 2

Les principaux dialectes créoles des îles du Cap-Vert



II. PLACE DU BADIAIS DANS L'ENSEMBLE CAP-VERDIEN

II.1. Un ou des créoles⁶ ?

On dit généralement dans les ouvrages spécialisés que le Cap-Vert a deux langues : le portugais, langue officielle, et le créole, langue parlée⁷. Mais le terme "créole" recouvre une entité linguistique qui est loin d'être monolithique. Dans la réalité, du fait de l'isolement consécutif à l'insularité, chaque île habitée de l'archipel (il y en a neuf) a développé un parler qui lui est propre. Il n'est pas faux de dire qu'il y a un créole par île, mais cela ne veut pas dire non plus que l'on parle neuf langues différentes au Cap-Vert. En fait, on peut grouper ces différents parlers îliens en deux familles.

Au sud, les parlers des Îles-Sous-le-Vent (ou Sotavento) regroupent les îles de Maio, Santiago, Fogo et Brava. Ces parlers sont les plus anciens, au point de vue historique. Ils ont en commun l'essentiel de leur structure grammaticale, un fond important de mots d'origine africaine, que l'on ne retrouve pas dans les îles du Nord, et une phonétique assez différente de celle du portugais. Au coeur de cet ensemble homogène, le badiais se distingue nettement par son conservatisme linguistique, qui le rapproche des créoles continentaux de Guinée-Bissao et de Casamance.

Au nord, les parlers des Îles-Au-Vent (ou Barlavento) regroupent les îles de Boa Vista, Sal, Saint-Nicolas, Saint-Vincent et Saint-Antoine. Ces parlers sont d'origine plus récente. L'influence africaine y est très faible dans le vocabulaire. La grammaire, quoique présentant des points communs évidents avec les créoles du sud, est beaucoup plus proche de celle du portugais. Cette proximité est encore plus évidente en ce qui concerne la phonétique et la phonologie. Les parlers du Nord forment un ensemble moins homogène que ceux du Sud. En effet, l'île de Saint-Antoine se distingue nettement de toutes les autres Îles-Au-Vent, par des évolutions phonétiques et morphologiques fortement divergentes.

⁶ cf. Carte 2, *Les principaux dialectes créoles des îles du Cap-Vert*, p. 8.

⁷ *Cabo Verde Airlines* [revue publicitaire de la compagnie des transports aériens du Cap-Vert], Praia, Éd. T.A.C.V., 1994, p. 7, «*La langue officielle est le portugais et le crioulo (sic) celle courante*».

II.2. Tendances évolutives

Aujourd'hui, l'intercompréhension n'est pas possible entre un habitant des régions rurales de Saint-Antoine et un Badiais, à moins que tous deux ne passent par le truchement du portugais. Je m'en suis personnellement rendu compte à mes dépens lors d'un bref voyage à Saint-Antoine, où j'essayais de communiquer en badiais.

De nos jours, dans la pratique, les différences entre les diverses variétés créoles tendent à s'estomper, du fait d'une triple pression :

- a. la pression du portugais, dont l'enseignement et la diffusion augmentent constamment à travers tout l'archipel, et qui introduit partout à la fois de nouveaux mots qui tendent à niveler les évolutions divergentes antérieures;

- b. dans une moindre mesure, la pression du badiais, parlé déjà par plus de la moitié de la population, et qui tend à se répandre du fait de son poids démographique et de son emploi croissant dans les médias audiovisuels;

- c. à l'échelle des îles du Nord, la pression du dialecte de Saint-Vincent et de sa capitale, Mindélo, la seconde ville du pays. La progression du mindélien tend à effacer rapidement en particulier les particularismes linguistiques de Saint-Antoine.

II.3. Récapitulation

En résumé, on peut dire que les créoles parlés au Cap-Vert se scindent en trois groupes :

- a. les créoles du Sud, plus conservateurs, dont fait partie le badiais;

- b. les créoles du Nord, à l'exception de Saint-Antoine;

- c. le créole de Saint-Antoine.

Du fait des tendances évolutives récentes, il est difficile de dire si les trois groupes de créoles identifiés sont des langues ou des dialectes. Pour ma part, je pense qu'il n'est pas exagéré de parler de deux langues au moins à propos des créoles du Sud et du Nord, en particulier au vu des différences d'ordre grammatical⁸. Dans cette optique, le badiais est le principal dialecte de la langue créole du sud de l'Archipel.

⁸ Des critères linguistiques de classification des créoles cap-verdiens seront proposés, plus avant dans cet ouvrage.

III. LE CHOIX DU BADIAIS

Étant donné que les créoles du Sud forment un groupe homogène, il ne serait pas faux de présenter une grammaire globale des créoles du Sud du Cap-Vert, en mentionnant pour chaque point étudié les principales différences existant entre les parlers des quatre îles concernées. Je n'ai pas procédé ainsi et ai décidé de consacrer l'essentiel de mes recherches au badiais, et ceci pour deux raisons au moins :

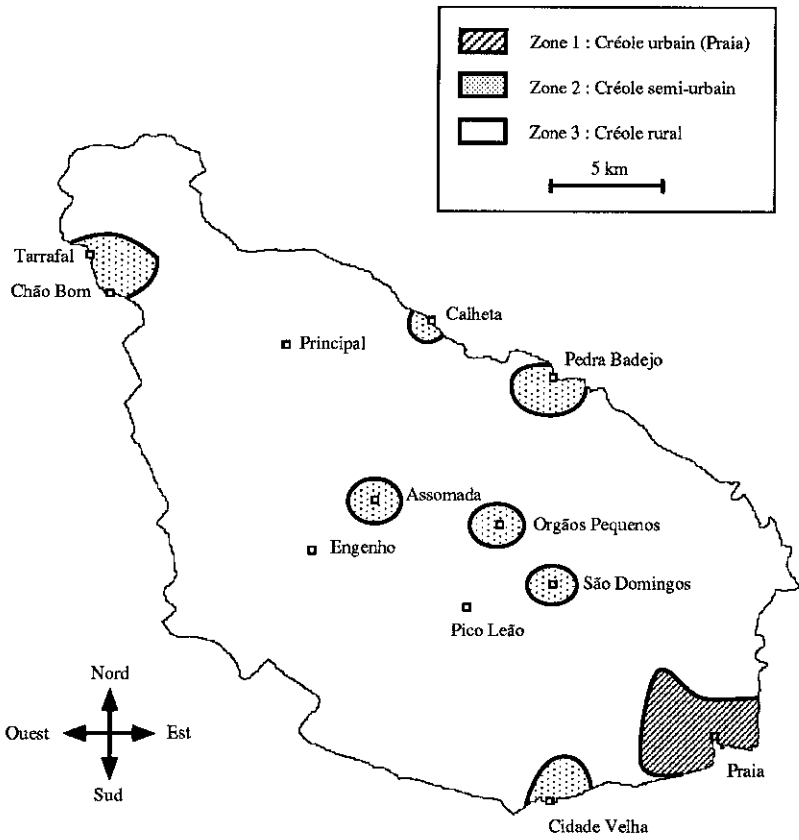
- a. j'ai passé à Santiago l'essentiel de mon séjour aux îles du Cap-Vert, et comme ce travail s'attache avant tout à la description de la langue moderne parlée, je ne peux aborder de façon sérieuse que ce que je connais bien : le créole badiais.

- b. Le badiais est de loin le plus important des parlers créoles pratiqués de nos jours dans l'Archipel du Cap-Vert, et c'est généralement celui que les étrangers apprennent. Nombre de Cap-Verdiens originaires d'autres îles et venus à Santiago ont aussi appris le badiais. Si le créole doit un jour devenir la langue nationale officielle de la République du Cap-Vert, il y a de très fortes chances que le badiais soit cette langue nationale. Or, malgré son importance démographique et sociale, le badiais n'est pas encore suffisamment étudié ni fixé. Le présent ouvrage pourrait contribuer à une meilleure connaissance du groupe linguistique le plus important des îles du Cap-Vert, dans le monde francophone, à une heure où, de plus en plus, la République du Cap-Vert tend à s'insérer dans les structures internationales de l'Afrique de l'Ouest, où la principale langue de travail est le français.

Quoique mon but soit l'étude du badiais, je ne saurais fermer les yeux sur l'existence des autres parlers cap-verdiens, et ce d'autant plus que des comparaisons permettent souvent de mieux mettre en lumière les spécificités et l'architecture du parler de Santiago. Aussi, dans la mesure de mes connaissances personnelles et de la documentation disponible, j'essaierai chaque fois que j'en aurai l'occasion de resituer le créole badiais dans l'ensemble cap-verdien.

CARTE 3

Les principales variétés de badjais



IV. CHOIX D'UNE VARIÉTÉ DE BADIAIS

IV.1. Les variétés existantes de badiais

Le badiais forme un ensemble culturel et linguistique cohérent, mais il en existe plusieurs variétés. Il existe au moins deux manières de considérer les stratifications internes de la langue badiaise moderne.

IV.1.1. Les variétés géographiques locales

Linguistiquement, on pourrait délimiter au moyen d'isoglosses divers sous-dialectes du badiais. Ce travail n'a pas, à ma connaissance, été réalisé, et il serait urgent de le faire, car, du fait des mélanges de population et du nivellement linguistique général, les variétés locales du badiais risquent d'être bientôt estompées. À défaut de cartes, on peut constater l'existence de paires ou de triplets dont l'aire géographique se devine assez bien, par exemple la paire **argem** [ər'gê] (côte ouest de l'île) ≠ **algem** [el'gê] (reste de l'île), *quelqu'un, être humain*.

Ces variations spectaculaires sont bien connues des locuteurs du badiais, qui les citent spontanément. Elles ne touchent cependant, à ma connaissance, que le vocabulaire et n'entravent guère la compréhension. En tout état de cause, ces variations, que l'on retrouve dans toutes les langues du monde, ne font absolument pas obstacle à une description globale du système linguistique badiais.

IV.1.2. Les variations liées aux progrès du portugais⁹

Les progrès récents du portugais dans l'ensemble de la population ont une incidence directe sur le créole. Comme ces progrès ne se font pas partout au même rythme, on peut distinguer au moins trois grandes zones, en fonction du degré de pénétration du portugais :

- zone 1 (urbaine) : Praia, la capitale, qui concentre environ 40 % de la population de l'île. Le badiais y est très pénétré par le portugais, même au niveau de la grammaire. La présence de nombreux Cap-Verdiens issus des autres îles et en particulier de celles du Nord (Barlavento), dont le créole est plus proche du portugais, contribue à cet état de fait.

- Zone 2 (semi-urbaine) : les voies de communication. Hors de la capitale, les créoles des petites villes (Assomada, Tarrafal, Pedra Badejo) et des villages traversés par la route principale qui fait le tour de l'île, ainsi que le créole de Cidade Velha, centre touristique renommé, sont assez fortement pénétrés par le portugais.

⁹ cf. Carte 3, *Les principales variétés de badiais*, p. 12.

- Zone 3 (rurale) : les fonds de vallées isolés de la route constituent des îlots conservateurs, où le créole résiste davantage à la poussée de la langue dominante. Citons entre autres les vallées de Saint-Jean-Baptiste, d'Engenhos, de Principal...

Cette zonation est linguistiquement plus lourde de conséquences que celle qui est liée aux variations locales, car elle a des retentissements sur le vocabulaire, mais aussi, dans une certaine mesure, sur la phonétique et la structure grammaticale.

IV.2. Choix du créole rural

La langue décrite ici sera essentiellement le créole rural des régions linguistiquement les moins influencées par le portugais (zone 3). Je donnerai deux raisons à ce choix :

- a. le badias rural, plus conservateur, rend mieux compte des originalités profondes du système linguistique créole de Santiago;

- b. la langue des campagnes de Santiago est privilégiée dans les travaux littéraires et linguistiques existant sur le créole cap-verdien. En effet, elle est ressentie par l'intelligentsia locale comme un emblème identitaire du peuple cap-verdien, par opposition à la langue des villes, plus pénétrée par le portugais, langue du colonisateur.

Cependant, je n'ai pas choisi d'intituler ce travail *Étude du créole parlé dans les régions rurales de Santiago*. En effet, jusqu'à présent, la langue badiase est fondamentalement une, tant dans les villes qu'à la campagne, et ressentie comme telle par ses locuteurs. Aussi, et bien que j'aie choisi de prendre le créole rural comme modèle de langue, je me référerai aux particularités des créoles urbains et semi-urbains, chaque fois que je le jugerai nécessaire.

PREMIÈRE PARTIE :
LE SIGNIFIANT

CHAPITRE I

INVENTAIRE PHONÉTIQUE-PHONOLOGIQUE

DU BADIAIS MODERNE

I. L'ACCENT TONIQUE

Le badiais, comme le portugais et l'espagnol, dispose d'un accent tonique pertinent. Cet accent peut frapper la dernière, l'avant-dernière ou l'antépénultième syllabe des noms, des pronoms, des adjectifs, des adverbes et des verbes.

Types d'accentuation :

- a. sur la dernière syllabe.

Exemple : **mudjér**, **m-odjâ-l** /mu'dʒɛr, ~o'dʒɛl/ *femme, je l'ai vu.*

- b. Sur l'avant-dernière syllabe.

Exemple : **náda**, **pexi** /nade, 'peʃi/ *rien, poisson.*

- c. Sur l'avant-avant-dernière syllabe.

Exemple : **kunómitru** /ku'nɔmitru/ *économique.*

Contrairement cependant à l'espagnol ou au portugais, l'accent tonique a une valeur distinctive réduite. Les paires de mots ne se distinguant que par l'accent tonique, du type espagnol *canto* ≠ *cantó* /kanto/ ≠ /kan'to/ *je chante* ≠ *il a chanté*, sont exceptionnelles en créole badiais. On peut citer à titre d'exemple :

- **kirias** ≠ **kiriâ-s** /kirjɛs/ ≠ /ki'rjɛs/ *petits d'animaux* ≠ *les élever,*

- **kálu** ≠ **Kalú** /kalu/ ≠ /kɛ'lu/ *cal* ≠ **Kalú** (prénom masculin).

Néanmoins, le non-respect de la place de l'accent nuit généralement à la compréhension, voire l'empêche tout à fait. On peut aisément constater ce fait lorsque des francophones s'essaient au créole et que, suivant le mécanisme de leur propre langue, ils accentuent systématiquement la dernière syllabe de chaque mot.

II. LES VOYELLES

II.1. Inventaire

Le badias possède un système vocalique à huit unités distinctives et quatre degrés d'aperture :

Voyelle	Avant	Centre	Arrière
Fermée	/i/		/u/
Semi-fermée	/e/		/o/
Semi-ouverte	/ɛ/	/ɐ/	/ɔ/
Ouverte		/a/	

Exemples :

- /i/ : **sibi** /sibi/ *palmier rônier*.
- /e/ : **seti** /seti/ *huile*.
- /ɛ/ : **séti** /sɛti/ *sept*.
- /a/ : **sábi** /sabi/ *bon, agréable*.
- /ɐ/ : **sabi** /sɐbi/ *savoir*.
- /ɔ/ : **kórda** /kɔrdɐ/ *stolon*.
- /o/ : **korda** /kordɐ/ *réveiller*.
- /u/ : **subi** /subi/ *monter*.

II.1.1. L'opposition /a/ ≠ /ɐ/ : une spécificité badiaise

Il semble que le badias soit le seul des créoles cap-verdiens à présenter un maximum de huit voyelles orales phonologiquement distinctes. L'opposition /a/ ≠ /ɐ/ n'existe pas dans les autres parlers. Cette opposition a un faible rendement en badias, mais elle permet de distinguer quelques paires minimales d'usage très fréquent. On pourrait encore citer : **parti** /pɛrti/ *partager* ≠ **párti** /párti/ *accouchement*.

Le /ɐ/ tonique n'existe en badias que dans le radical de formes verbales à l'actif-présent¹⁰. Or les formes correspondantes sont oxytoniques dans les autres créoles et par conséquent accentuées sur la dernière syllabe.

¹⁰ Cf. le chapitre consacré au verbe dans ce travail.